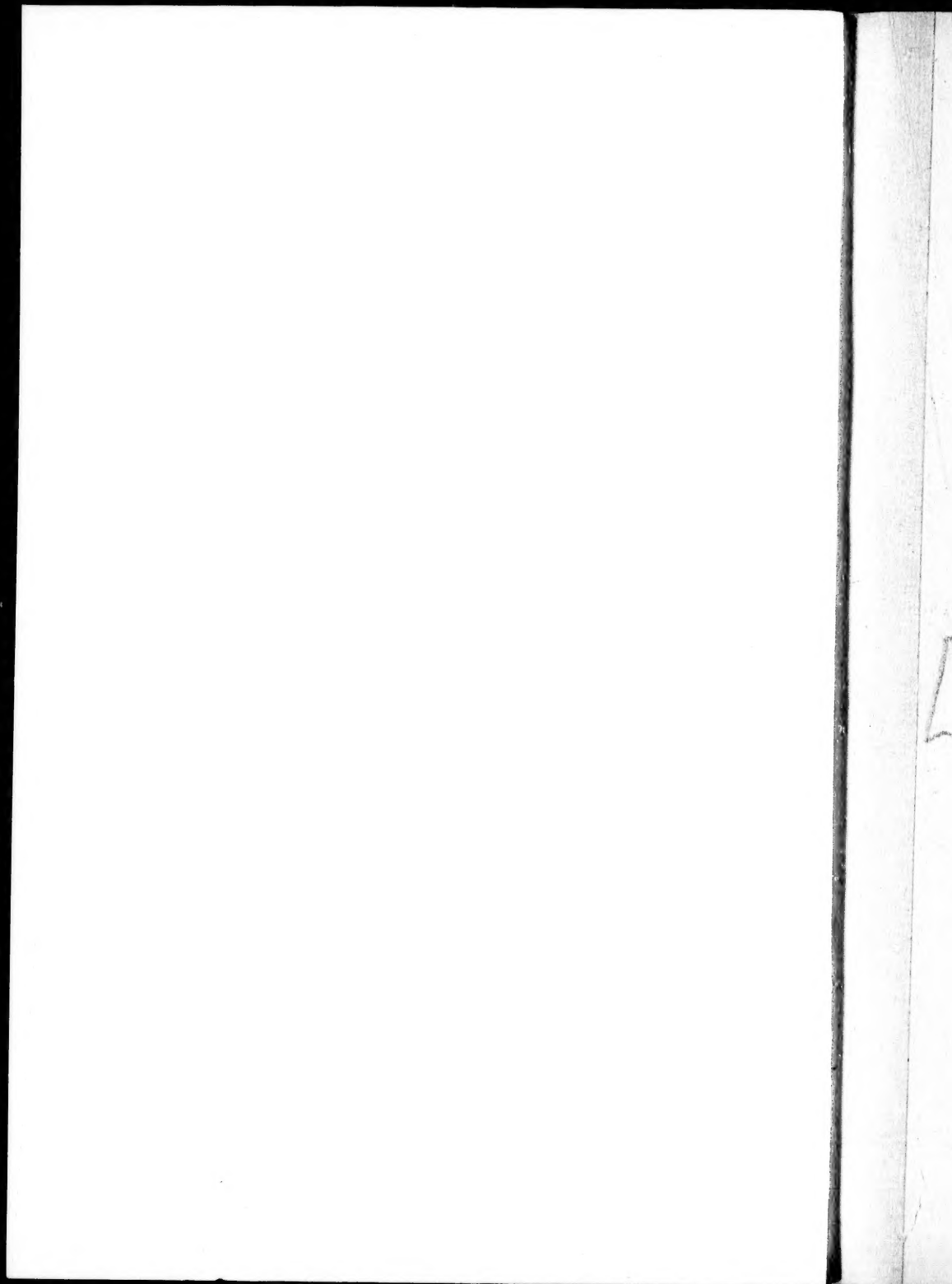




DEUX PAGES
DE
L'HISTOIRE D'AMERIQUE,

LUES AU
CABINET DE LECTURE

LE 12 MAI 1857.

" Nous considérons comme une même chose
" l'histoire et l'expérience."
(BACON, DE LA DIGNITE ET DE L'ACROISSE-
MENT DES SCIENCES.)

[par F.-M.-U.-M. Bibaud]

MONTREAL
TYPOGRAPHIE DE SENECAI ET DANIEL,
No. 4, Rue Saint Vincent.

1857.

DEUX PAGES

HISTOIRE D'AMERIQUE

CABINET DE LECTURE

LE 10 MAI 1957

LE 10 MAI 1957
LE 10 MAI 1957
LE 10 MAI 1957

EXEMPLAIRE
N° 10-10-10

F
3429

B5 [S]

B. Q. R.
NO. 1

L

Mo

mo
est
le
em
je
tif
rel
ce
ce



DE

L'HISTOIRE D'AMERIQUE

Monsieur le Supérieur,

Mesdames et Messieurs,

Quelques mots vont me suffire pour l'exposition de mon sujet. *Deux pages de l'Histoire d'Amérique*, tel est mon titre. Dans la première, je vous dirai quel fut le système-gouvernement au moyen duquel les *Incas* empereurs autrefois du Pérou, régissaient leurs sujets ; je ferai voir, dans la seconde, que le régime administratif introduit au Paraguay par une illustre compagnie religieuse était une imitation et un perfectionnement de cet ancien système politique. A l'occasion de ce que cette compagnie fit au Paraguay et de ce que ceux qu'on

63562

appelle *vulgairement* philosophes voulurent faire en France et en Europe, je mettrai en contraste, dans un troisième point, la philosophie profane et la philosophie chrétienne. Veuillez bien m'accorder un quart d'heure pour exprimer et développer chacune de mes trois pensées.

Q
neu
bler
soci
d'at
un
tout
fin
L
rati
voy
de

aire en
lans un
osophie
d'heure
ois pen-

I.

Quelque différente que soit la situation au siècle dix-neuvième,—quelque surannées que puissent nous sembler quelques-unes des idées sur lesquelles reposait l'état sociétaire d'un vieux empire de ce continent, bien digne d'attention,—d'admiration dirais-je, doit encore paraître un système dont le principe avait été de rendre heureux tout un peuple,—un système, le seul qui parvint à une fin si conforme à l'humanité, sur toute la terre.

Les *Incas* transmirent aux Péruviens un culte *comparativement* pur et innocent dans sa simplicité. On n'y voyait point de sacrifices humains comme chez les nations de l'antiquité même les plus policées.

Le sol était divisé en trois grandes parts. La première servait à l'entretien du culte, la seconde appartenait à l'empereur, et la troisième, beaucoup plus considérable, était destinée au peuple.

Quant aux divisions ou subdivisions particulières, elles se faisaient ainsi :—chaque citoyen recevait en se mariant une mesure de terre du produit de laquelle il pouvait vivre aisément avec son épouse. On lui en donnait une nouvelle chaque fois qu'il survenait un petit citoyen, et une demi-mesure seulement à la naissance d'une petite. On apprenait au sujets la profession que chacun pouvait suivre selon son rang, de manière que tous les individus de la nation pussent contribuer de leur travail au bien-être de la société entière, et que l'on trouvât dans le travail des particuliers de quoi subvenir au besoin de chaque famille, et au soutien des veuves et des orphelins, des vieillards et des invalides.

Un tel système voulait un cadastre et des régîtres publics. Il y avait en effet des officiers dont le devoir était de donner de mois en mois un état des naissances et des décès. Les citoyens étaient distribués sur le sol en clans ou tribus comprenant un certain nombre de familles. Il n'était permis de confondre un clan avec un autre ni par mariage ni par changement d'habitation ; et cette prohibition ne saurait être traitée d'inutile

rigueur, car autrement, comment conserver facilement l'égalité dans le partage du sol ?

Dans chaque ville, bourg ou village, les maisons étaient divisées par dixaines, à la tête de chacune desquelles la législation avait placé un officier subalterne. Le dixainier ne faisait qu'ouvrir une hiérarchie compliquée. Un décurion avait la présidence sur cinquante familles ou cinq dixaines. Venait ensuite le centurion. Celui-ci était lui-même subordonné à un dignitaire qui avait cinq cents familles sous son obéissance ou sous ses soins, et qui était l'inférieur immédiat du *philiarque*, grand-officier qui ne reconnaissait de supérieur que le vice-roi de province.

Le dixainier avait à remplir deux obligations remarquables,—la première, de demander au décurion le grain pour ensemençer les terres, la laine et le coton pour filer et tisser ; enfin, les secours nécessaires en cas d'incendie ou de quelque autre malheur.

La seconde obligation,—qui peut paraître singulière, —c'était de déclarer lui-même, en faisant son rapport, les fautes qu'il pouvait avoir commises dans sa gestion. Mais c'était bien le seul moyen d'être puni avec douceur, car la faute venait toujours à être découverte. S'il avait différé un seul jour d'accorder les secours nécessaires, il était puni sévèrement.

Les décurions et les dixainiers s'informaient si les pères de familles élevaient bien leurs enfans, et s'ils remplissaient leur devoir concernant la culture de la terre ;—ils s'enquéraient si la mère s'occupait des vêtemens de sa famille, et si elle réglait avec ordre et propreté tout ce qui concernait la nourriture et le bien-être de ses enfans ; car dans cet état de société, le père n'ayant pas à gagner la vie de ses enfans, la mère continuait dans leur adolescence comme dans leur âge tendre à être la véritable dispensatrice des choses nécessaires à la vie dans sa maison : l'état la chargeait spécialement de cet important ministère. Les dames péruviennes avaient un usage qui est digne de tout éloge. Quand elles allaient visiter leurs amies, elles les priaient de les honorer de quelque ouvrage. Garcilasso, le descendant des *Incas*, nous a laissé le souvenir des visites que recevait sa mère, visites auxquelles il avait été présent dans son bas âge.

C'était toujours le père qui instruisait son fils : la loi lui en faisait un devoir ; mais cette éducation ne consistait, chez les roturiers, qu'à apprendre l'art ou le métier que le père exerçait. Il y avait bien dans toutes les villes, et particulièrement à Cuzco, des écoles publiques, mais seulement pour la noblesse, qui avait apparemment au sujet de l'éducation, une maxime directement opposée à celle de la noblesse de l'Europe durant le moyen

âge. On attribue l'établissement de ces écoles à l'Inca Roca. Les *anautis* ou docteurs y enseignaient ce qu'ils savaient d'astronomie, de musique et de poésie. L'arithmétique n'était pas oubliée, et devait être une connaissance d'autant plus difficile à acquérir, qu'on n'avait point d'écriture, mais seulement des nœuds de certains cordons de diverses couleurs appelés *quipos*, dont on peut avoir une idée en lisant le roman intitulé : *Lettres Péruviennes*, par Madame Françoise d'Harponcourt de Graffigny. Les traditions historiques de la patrie étaient rappelées par ordre dans ces écoles, et passaient ainsi d'une génération à l'autre. On y apprenait aussi l'art militaire. Un *Inca* dont je ne sais pas prononcer le nom se montrait pour l'éducation aussi zélé que Charlemagne et Alfred le Grand. Il relégua son fils, qui ne se souciait pas de l'étude, dans le grand parc de Chica, où il fut condamné à garder les troupeaux du Soleil. Il paraît que ce genre de correction lui profita, car ce jeune prince fainéant fut depuis l'*Inca* Viracocha.

Quand un fils de famille avait terminé l'apprentissage de l'art qu'il devait exercer, s'il se mariait, il prenait pour lui le lot même de terre qu'il avait apporté à son père par sa naissance.

Les filles se mariaient sans dot parce que l'état avait suffisamment pourvu à l'entretien des époux en commun.

Les terres ne pouvaient s'aliéner, et personne n'en héritait. Mais si la mère restait veuve avec des enfans en bas âge, les lots, au lieu de retourner à la masse, demeuraient dans sa famille, et c'était au parent le plus proche à les cultiver pour la famille privée de son chef.

Il y avait des jours où les pères de familles étaient tenus à tour de rôle d'ensemencer les lots des vieillards, des infirmes et des orphelins. On criait le travail qu'il y aurait à faire pour eux : les grains étaient fournis à même les magasins publics.

Les produits des terres de l'empereur étaient mis en magasin pour les besoins de l'état ; mais si les grêles ou les sècheresses,—si les débordemens des rivières, les tempêtes et les orages dévastaient les campagnes, et privaient les familles des alimens et de l'abri nécessaires, on pourvoyait à leurs besoins à même ces réservoirs créés par une sage prévoyance.

C'était encore par la même sollicitude pour le bien-être général que l'état entretenait de trois en trois lieues, du moins sur les grandes routes, des hospices pour accommoder les voyageurs.

Il était permis à tout le monde de prendre du sel aux sources où l'on en faisait. La pêche dans les rivières, les lacs, en mer, était partout libre. Chacun pouvait chasser, prendre des fruits, du chanvre, etc.

Ainsi le code pénal ne présentait pas une liste interminable de crimes créés par le droit positif dans l'intérêt des propriétaires ; mais les peines applicables au petit nombre de crimes que l'on connaissait étaient sévères. Il est vrai que les *Incas* avaient pris tant de précautions pour faire éviter les fautes, qu'ils avaient rarement à appliquer le châtiment : il faut ajouter encore qu'ils régnaient sur des peuples qui croyaient leurs lois divines ; dans ce sentiment, les coupables venaient souvent s'avouer eux-mêmes.

Mais les Espagnols ne se furent pas plus tôt emparés de l'empire des *Incas*, que la chaîne de tous les rapports civils fut rompue. Le bonheur de la nation disparut avec ses lois. Le peu qu'il resta d'individus ne fut plus qu'un troupeau de malheureux esclaves. Garcilasso raconte avec quelle horreur on vit dans les rues de Cuzco une veuve obligée de mendier son pain aux portes de ses compatriotes, lorsque la sage législation qui avait pourvu à ses besoins fut anéantie.

Cette législation des *Incas* n'est point imaginaire, comme le prétend l'impudent chanoine Luthérien DePaw. L'*Inca* Garcilasso ne l'aurait point décrite au milieu de l'Espagne, les Espagnols eux-mêmes n'en auraient point mentionné chaque élément, et des jurisconsultes de l'autre hémisphère, tel que Blackstone, ne s'en seraient pas

occupés, si elle n'eût pas été une réalité. Les Espagnols ont même quelquefois admiré ce système. “ Si dit Blas Valera, nos ancêtres eussent élevé leurs enfans dans la profession de leurs parens, selon la sage institution des *Incas*, le Pérou aurait été plus florissant qu'il ne l'est actuellement ; et tout y abonderait comme au temps de ces grands princes.” Tout reste de doute disparaîtra au reste quand j'arriverai à un fait qui est très peu connu même en Amérique.

Mais si j'ai à cœur que la vérité de ce système soit reconnue, je ne veux que faire respecter le domaine de l'histoire,—lui conserver une page originale et non faire de l'utopie. Que les peuples se gouvernent comme ils le voudront, ou plutôt, comme ils le pourront. La constitution anglaise est parfaite si la concentration du sol dans un petit nombre de mains est un fait naturel ou indifférent ; mais si la fin de la société n'est pas là,—s'il y a dans l'état un intérêt plus général, plus multiple, la constitution d'Angleterre n'est qu'une chimère, il est vrai trop réelle. Si les bases d'un bon gouvernement sont l'égalité des biens et le soin de pourvoir à tous les besoins des sujets, de manière qu'il n'y ait point de disproportion qui mette les uns ou les autres dans la gêne ; ou qu'une partie ne soit point dans l'abondance tandis que l'autre serait dans la misère, il n'y a que les *Incas*

qui aient atteint le vrai but du gouvernement. Sans doute, l'on pourrait dire que quelque chose contre certaines particularités de ce système, mais dit Donoso Cortez, toute forme de gouvernement est sujette à des objections ; il n'y a point de gouvernement qui n'offre que des inconvénients,—il n'y en a pas non plus qui n'offre que des avantages. Il suffit pour défendre le régime des *Incas*, je ne dis pas aux yeux des socialistes et des communistes, —car ce système, où il n'y avait de propriétaire que l'état, et où les individus n'étaient qu'usufruitiers, n'était ni le socialisme ni le communisme, bien que Montesquieu lui-même s'y soit trompé,—mais aux yeux des publicistes, que tous les élémens de cette utopie, si l'on veut bien l'appeler ainsi, se conviennent, que toutes ses parties s'enchaînent, et que l'on puisse dire avec le Comte Carlo Carli, qu'elle n'aurait pu être réalisée si on eût omis une seule peut être des précautions qu'on y prenait. Et c'est bien ce qui fait voir que les Espagnols n'auraient jamais pu imaginer après coup un pareil ensemble.

Sir William Blackstone a comparé à ce système le gouvernement d'Alfred le Grand. Mais sans m'arrêter aux travaux de la critique moderne,—aux coups que Sir James McIntosh et d'autres chercheurs ont porté à cette multiplicité de belles institutions que la renommée attribue à Alfred ;—en me rangeant même du côté de la tra-

dition contre la critique, qui est toujours plus prompte à démolir qu'à édifier, ce grand prince avait oublié la seule institution à l'appui de laquelle un système ressemblant à celui des *Incas* aurait pu se maintenir :—il avait laissé subsister la liberté des contrats. Lycurgue n'avait guères été plus prévoyant. Les *Incas* tinrent dans un parfait équilibre les parties qui composaient la société au Pérou, parce qu'ils n'admirent point les conventions. Cela est si vrai que Locke nous dit, dans son traité du gouvernement, que les hommes se sont tacitement soumis à l'inégalité des fortunes en faisant entre eux des conventions. Puisque, ajoute-t-il, l'or et l'argent qui, comparés à la nourriture et aux vêtemens, sont moins utiles à la vie, empruntent toute leur valeur des conventions des hommes, il devient évident que ceux-ci ont consenti à reconnaître l'inégalité et la disproportion dans la possession de la terre. Ils ont créé en effet pour chacun le moyen de posséder légitimement plus qu'il n'était nécessaire à son usage, en recevant en échange pour l'excédant cet or et cet argent, qui peuvent être amassés sans faire tort à personne. Le partage des choses et l'inégalité des possessions privées, les hommes les ont pratiqués en dehors même des liens de la société et sans contrat par le seul fait qu'ils ont attaché une valeur à l'or et à l'argent."—Seuls donc les Incas obtinrent l'équilibre, et comme conséquence, le bien-être de chaque famille, de

chaque individu, ce à quoi n'a jamais pensé aucun législateur, aucun philosophe de l'autre hémisphère. Mais personne en effet ne pouvait imaginer un plan de gouvernement totalement opposé aux idées universellement reçues. Domat et Pothier, parmi les jurisconsultes, avaient concentré leur génie dans le cercle des contrats du droit romain, et ne s'imaginaient pas qu'il pût exister un ordre de choses différent ; quant à Blackstone, il n'a mentionné le système des *Incas* qu'à force d'érudition. Rien ne pouvait lui échapper entièrement ; mais il n'avait point étudié ce système.

Non, personne n'a imaginé un semblable gouvernement. C'est pourquoi il ne pourrait être question de mettre en pratique une utopie opposée à toutes les institutions existantes. Mais en rappelant un fait historique si intéressant et si instructif, il m'est permis de chercher parmi les matériaux encore bruts de l'histoire de ce continent, si personne n'a encore su tirer parti de cette antique législation de l'Amérique, qui n'est plus aujourd'hui qu'au rang des souvenirs,—nous pouvons jeter un regard de complaisance sur cette institution du passé. Elle aurait plu à Jean Jacques Rousseau lui-même, quand ses inspirations ne l'entraînaient pas trop avant dans les bois, car la pensée que je vais lire est bien de ce génie que je rangerais parmi les génies colosses, si j'y trouvais plus

de consistance,—de ce génie, le seul que l'Europe ait à mettre en comparaison avec le génie indigène de l'Amérique, qu'elle a laissé s'éteindre au lieu de le cultiver. Il n'y a que Rousseau qui soit aussi éloquent selon moi, comme il n'y a que Démosthènes et Cicéron selon le Président Jefferson*.

“ L'état social, dit Jean Jacques, n'est avantageux aux hommes qu'autant qu'ils ont tous quelque chose et qu'aucun d'eux n'a rien de trop.”

* Il met des harangues improvisées de nos grands-chefs à côté des discours étudiés de ces orateurs.

T
Cor
don
lem
Indi
min
fois
barl
Mex
san
res,
tenc

II.

Tout le monde sait quel joug cruel et destructeur les Cortez et les Pizarre firent subir à la partie de l'Amérique dont ils furent les conquérans. Ce fut un usage généralement adopté dans l'Amérique Espagnole de réduire les Indiens en commendes, et de les sacrifier aux travaux des mines. En vain le clergé régulier et séculier avait mille fois réclamé contre cet usage impolitique autant que barbare. De l'aveu de Robertson, les tribunaux du Mexique et du Pérou, et la cour de Madrid retentissaient sans cesse des continuelles remontrances des missionnaires, qui étaient comme autant de Las Cazas. Nous ne prétendons pas, leur fait dire Charlevoix, dans son Histoire

du Paraguay, nous opposer au profit que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes ; mais vous savez que l'intention du Roi n'a jamais été que vous les regardassiez comme des esclaves et que la loi de Dieu vous le défend. . . . Il n'est pas permis d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel, que rien n'autorise à leur contester.

Les Jésuites en particulier ôserent espérer de sauver et et de civiliser les Indiens.

L'Amérique, (1) dit l'historien Goodrich avait été dévastée depuis un siècle par les Espagnols, quand les Jésuites y portèrent cette infatigable activité qui leur avait procuré dès leur fondation tant de succès dans leurs entreprises. Ils ne pouvaient rappeler du tombeau les milliers de victimes qu'avait sacrifiées l'aveugle férocité des Espagnols, —ils ne pouvaient arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que la cupidité de leurs barbares conquérans avait ensevelis tout vivans dans les mines. Leurs regards se tournèrent vers les Sauvages qu'une vie errante avait jusque là préservés de la tyrannie des Européens ;—ils conçurent le projet de les tirer de leurs

(1) America had been laid waste during the course of a century, when the Jesuits brought into this country that indefatigable activity, which, from their origin, had made them so successful in their undertakings. These enterprising men could not recall from the tomb the thousands of victims which had been sacrificed by the blind ferocity of the Spaniards.—*Pictorial History of America.*

forêts pour les réunir en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs farouches du nouvel hémisphère.

Il restait encore, dit M. de Châteaubriand, aux pieds des Cordillières, vers le côté qui regarde l'Atlantique, entre l'Orénoque et Rio de La Plata, un pays immense rempli de Sauvages, où les Espagnols n'avaient point encore porté la dévastation. Ce fut dans ces épaisses forêts que les Jésuites entreprirent de fonder une république. Ayant obtenu de la cour d'Espagne la liberté de tous les Sauvages qu'ils parviendraient à réunir ;—ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine ; méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus l'esprit de l'homme, ils partirent pour Rio de La Plata. Remontant cette rivière, ils entrèrent dans les eaux du Paraguay,—se dispersèrent dans ses bois sauvages. Les relations nous les représentent un bréviaire sous le bras, une grande croix à la main, et sans autre provision que leur confiance dans le secours du ciel et un courage moral, une étonnante force d'âme, qui les rend capables d'aller partout et de tout faire pour la gloire de la divinité et celle de leur ordre. Elles nous les peignent se faisant jours à travers la vaste solitude, marchant dans les terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusque à la ceinture, gravissant des roches escarpées, furetant dans les antres,

au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces au lieu des humains qu'ils y cherchaient.

Les Jésuites, dit Goodrich, eurent la prudence de civiliser un peu les Sauvages avant de tenter de les convertir. Il ne prétendaient pas en faire des chrétiens avoués avant de les avoir un peu humanisés. Si le missionnaire ne pouvait attirer les Sauvages, nous voyons dans le *Génie du Christianisme* qu'il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les Sauvages s'approchaient peu-à-peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude..... Alors le missionnaire, sortant tout-à-coup de son embuscade et profitant de leur surprise, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société. Quand les Jésuites se furent ainsi attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen. Ayant remarqué que les Sauvages étaient fort sensibles à la musique, ils s'embarquaient sur des pirogues, et remontaient les fleuves en chantant des hymnes à deux ou plusieurs parties. Les Indiens étonnés se venaient prendre à ce piège. Ils accouraient sur les bords pour mieux entendre ces accens jusque là inouis : plusieurs se jetaient dans les ondes pour suivre la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du Sauvage, et les enfans de Loyola réalisaient dans les forêts américaines

ce q
réfle
Cha
rent
Guar
et de
sous
l'hist
faiteu

Ch
qui d
spirit
les s
Géog
que l
Pères
le lan
repub
de tro
corron
Sauv
qui fr
pouvo
avait
des le

ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée,—réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée à l'esprit de Charlevoix. Les premiers Sauvages qui se rassemblèrent à la voix des nouveaux législateurs furent les Guaranis, riverains ou habitant les bords du Paranapané et de l'Uruguay, qui composèrent une première société sous la direction des PP. Cataldino et Maceta, dont l'histoire doit conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs humains.

Chaque société ou tribu était dirigée par deux Pères, qui conduisaient, dit Châteaubriand, toutes les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Mais les savans Fenning et Collier, dans le *Système de Géographie*, publié à Londres en 1771, nous apprennent que les indigènes se nommaient un gouverneur, que les Pères approuvaient. Ceux-ci s'étaient perfectionnés dans le langage du pays, qu'ils conservèrent dans la nouvelle république. Aucun étranger ne pouvait y séjourner plus de trois jours ; et pour éviter toute intimité qui aurait pu corrompre les mœurs des peuplades, on n'apprenait pas aux Sauvages en général à parler l'Espagnol : seulement ceux qui fréquentaient les écoles supérieures l'apprenaient pour pouvoir le comprendre et l'écrire même au besoin. Il y avait des écoles nombreuses pour les premiers élémens des lettres et pour la danse et la musique. Ce dernier

art, dont les premiers fondateurs des sociétés tirèrent un si grand secours, était particulièrement cultivé par les Sauvages du Paraguay : les Guaranis savaient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares et tous nos instrumens guerriers, si l'on en croit le grand peintre du christianisme.

Dès qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudiaient son caractère. S'il paraissait propre aux emplois mécaniques, on le fixait dans un atelier, et dans celui-là même où son inclination le dirigeait. Il devenait orfèvre, doreur, horloger, charpentier, tisserand selon son aptitude. Les jeunes gens qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la classe des laboureurs, et ceux qui retenaient encore l'humeur vagabonde de leur vie primitive, erraient avec les troupeaux.

Les femmes travaillaient dans l'intérieur de leur ménage. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine et de coton ; qu'elles devaient rendre le samedi soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employaient aussi à des soins champêtres qui occupaient leurs loisirs sans surpasser leurs forces. Elles portaient une simple tunique blanche rattachée par un ceinturon ; elles laissaient flotter leur chevelure, qui leur servait de voile, et leurs bras et leurs

jambes étaient nus, usage qui,—si mesdames veulent bien en croire M. de Châteaubriand,—allait bien aux grâces sans nuire à la modestie ! Les circonstances font tout ; il s'agit ici d'innocentes peuplades.

Il n'y avait pas de marchés publics. A certains jours en donnait à chaque famille les choses nécessaires à la vie.

La terre était divisée en lots, et chaque famille en possédait un. Il y avait en outre un champ public appelé la Possession de Dieu. Ses fruits étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes et à entretenir les infirmes, les veuves et les orphelins.

Les Espagnols, et surtout les Portugais du Brésil, fesaient des courses sur les terres de la nouvelle république et enlevaient tous les jours quelques malheureux, qu'ils réduisaient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid la permission d'armer les Sauvages. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canons, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne voulait pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique ou chef-de-guerre, qui montait un superbe coursier, et marchait sous un dais soutenu par deux cavaliers. Il y

avait des prix pour les archers, les lanciers, les frondeurs, les mousquetaires et les artilleurs. Quand les Portugais revinrent ils trouvèrent au lieu de timides Indiens, des bataillons aguerris qui les chassèrent jusque au pied de de leurs forts, ou les taillèrent en pièces. Ceux qui s'étaient signalés par des actes éclatans de courage ou de vertu portaient un habit de couleur pourpre.

Le cacique, un juge, des regidores—ces derniers pour la police et la direction des travaux publics—formaient l'ordre militaire, politique et civil. Ces magistrats étaient nommés par l'assemblée générale des citoyens, sauf le droit d'approbation par les Pères. Il y avait en outre un chef nommé fiscal, espèce de censeur public, élu par l'assemblée des vieillards. Un *tenicute* veillait sur les enfans et rendait compte aux missionnaires des observations qu'il avait faites sur le caractère, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin la tribu était divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avait un surveillant. Un chef d'agriculture était chargé de faire la visite des instrumens aratoires et d'obliger les chefs de famille d'ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux lois, la première faute était punie par une réprimande secrète, ou plutôt par une emontrance,—la seconde par une pénitence publique, et

la troisième par la peine du fouet. Mais pendant un siècle et demi que dura cette république, on ne trouve que de rares exemples d'Indiens qui aient mérité ce dernier châtimement. Ainsi les Jésuites portèrent au Paraguay un code pénal humain dès le dix-septième siècle, tandis que les lois pénales de l'Europe ne se sont humanisées qu'au dix-neuvième.

Les paresseux étaient condamnés à labourer une partie du champ public ; ainsi, une sage économie avait fait tourner les défauts mêmes de ces hommes innocens au profit de la prospérité publique.

La république n'était point absolument agricole, ni tout à fait tournée à la guerre, ni entièrement privée des lettres : elle avait un peu de tout. Elle n'était ni morose, comme Lacédémone, ni frivole comme Athènes : le citoyen était ni accablé par le travail, ni gâté par le plaisir. Les Jésuites, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, savaient distinguer dans le troupeau les enfans que la nature avait maqués pour de plus hautes destinées. Ils avaient, comme le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçaient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ils étaient soumis à toute la rigidité de la retraite et des études des disciples de Pythagore. C'était de cette troupe d'élite que devaient sortir les héros, les magistrats, et les lévites de

la patrie. "Le grand problème politique était résolu, dit Châteaubriand ; l'agriculture, qui fonde, et les armes, qui conservent, se trouvaient réunies. Les Guaranis étaient cultivateurs sans avoir d'esclaves,—guerriers sans être féroces ; immenses et sublimes avantages qu'ils devaient à la religion chrétienne, et dont n'avaient pu jouir sous le polythéisme, ni les Grecs ni les Romains."

Mais le peintre du christianisme nous décrit exactement tout le système des *Incas* sans paraître l'avoir connu. Il dérobe au polythéisme une institution dont il attribue l'idée au christianisme. Cependant de deux institutions semblables, la plus ancienne est presque nécessairement le type et le modèle de la nouvelle. J'ai au reste le témoignage du dernier historien de l'Amérique. Aucune société que les Jésuites fondèrent n'atteignit, dit Goodrich, le même degré de splendeur que celle qu'ils établirent au Paraguay, et qui avait pour base les maximes par lesquelles les *Incas* gouvernaient leur empire. (1)

Il n'est pas étonnant que les enfans de Loyola eussent jeté les yeux sur ce système, qui pouvait leur convenir à plusieurs égards, quand même ils n'eussent été que des missionnaires comme les autres, car Acosta compare la

(1) None of their institutions acquired so great a degree of splendor as that which was formed at Paraguay, which had for its basis, the maxims followed by the Incas of Peru.

vie des Péruviens à celle que menaient les premiers ermites, et l'usage qu'ils avaient de découvrir eux-mêmes leurs fautes aux officiers publics avait de l'analogie avec la confession. Mais indépendamment de cela, les Jésuites étaient pour ainsi dire, une secte de philosophes,—en me servant de ces expressions dans un sens aussi honorable qu'on le faisait dans l'antiquité. L'évangile pénétrait partout avec eux. Mais trop éclairés pour dédaigner les institutions des peuples chez lesquels ils le portaient, ils savaient se faire de ces institutions, en les respectant et en s'y conformant tout autant que leur conscience le leur permettait, un gage assuré de succès. Telle fut en Chine leur conduite ;—telle elle fut aussi en Amérique, où ils trouvèrent en souvenir un système complet de gouvernement qu'eux seuls surent alors apprécier. Mais ne lui firent-ils pas un complément avec des idées chrétiennes ?... sans doute. Ainsi, ce n'est pas au christianisme qu'appartient le type ; mais c'est à lui,—c'est en partie aux enfans de Loyola qu'est due la gloire d'avoir rendu aux Indiens un système sous lequel leur ancêtres avaient prospéré ;—c'est à eux qu'appartient l'honneur de l'avoir perfectionné. “ Les Jésuites, dit Goodrich, imitèrent les *Incas* dans la division du sol en trois parties pour le culte, le service public et les citoyens. Ils encouragèrent à travailler pour les orphelins, les vieillards et les soldats. Ils récompensèrent

les belles actions, établirent l'inspection et la censure sur morale du peuple, créèrent des fêtes, inventèrent des préservatifs contre l'oisiveté : en un mot, tout ce qu'il y avait de bon dans la législation des *Incas* fut adopté et même amélioré." Les Jésuites et les *Incas* avaient également à conduire un peuple docile et qui croyait voir le signe de la colère céleste dans le roulement du *hialpor* ; mais les missionnaires, hommes nouveaux d'abord, ne parlant pas la même langue, servant un Dieu invisible, eurent naturellement de grands désavantages sur les *Incas*, adorateurs et fils putatifs du soleil. Ils eurent néanmoins le même succès. Ils établirent également un tel système d'ordre et de régularité, qu'il prévenait la perpétration des crimes et éloignait ainsi la nécessité de la punition. Les mœurs du peuple étaient pures, et elles étaient conservées dans cet état par des moyens encore plus doux que sous les *Incas*. Les lois criminelles avaient été sévères sous leur empire : elles ne l'étaient point au Paraguay. On trouvait autant de commodités et autant d'arts dans cette république, qu'il y en avait eu à Cuzco même. Ce paraît être le premier essai d'une société politique sur une grande échelle, où les hommes aient joui de cette égalité, qui est le second de tous les bienfaits, car la liberté est sans doute le premier, dit l'auteur déjà cité.

" Lorsque les missions du Paraguay furent ôtées aux

Jésu
peut
puis
qu'o
Les
les
l'an
com
d'ag
bon
pau
quil
à ce
com
le S

A
néce
qui
les
div
pat
les
et l
sol
bon

Jésuites, elles étaient arrivées au plus haut degré peut-être de civilisation auquel les nations sauvages pussent atteindre, et surpassaient certainement tout ce qu'on pouvait voir dans le reste du nouvel hémisphère : Les lois étaient bien observées, une police exacte établie ; les manières étaient pures et les Indiens étaient unis par l'amour fraternel. Tous les arts de nécessité étaient connus et améliorés, ainsi que quelques-uns des arts d'agrément. Les greniers publics étaient remplis, l'abondance régnait partout. En un mot, deux des principaux objets d'un bon gouvernement politique, la tranquillité et le contentement semblaient pleinement assurés à ces peuples." Quant à la population, la république comptait en 1786 trois cent cinquante mille familles selon le *Système de Géographie*.

Abondamment pourvus, dit Châteaubriand, des choses nécessaires à la vie ; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et que, de même que les peuples primitifs, ils auraient pu regarder comme des divinités ;— jouissant dans leurs familles et dans leur patrie des plus doux sentimens de la nature ; connaissant les avantages de la vie civile sans avoir quitté le désert ; et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude, ces peuples se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre.

L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertues
découlaient naturellement de leurs cœurs, comme des
oliviers laissent tomber leurs fruits au souffle des brises.

— — —

— — —

«
qu'
que
d'a
vie
pai
Ma
ass
pou
fêl
trop
l'é

III.

“ Il nous semble, reprend le peintre du christianisme, qu'on n'a qu'un sentiment en lisant l'histoire de la république du Paraguay; c'est le désir de passer les mers, et d'aller loin des troubles et des révolutions chercher une vie obscure dans les cabanes de ces Sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe; au milieu des plus riantes peintures, le cœur de l'écrivain est serré par cette triste réflexion qui se

présente sans cesse : tout cela n'existe plus ! Les missions du Paraguay sont détruites ; les Sauvages rassemblés avec tant de fatigue, sont errans de nouveau dans les forêts, ou plongés vivans dans les entrailles de la terre. On a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages qui fût sorti de la main des hommes. . . . et tandis que les Indiens retombaient au Nouveau Monde dans une horrible servitude, (1) tout retentissait en Europe du bruit de notre philanthropie et de notre amour de la liberté des peuples. Ces honteuses variations de la nature humaine, selon qu'elle est agitée de passions contraires, flétrissent l'âme, et rendraient méchant, si l'on y arrêta trop longtems les regards."

Ce n'est pas sans raison que le plus beau génie de la France moderne s'émeut. C'est en effet un grand malheur et une grande honte pour l'humanité,—c'est une variation en même temps bien instructive que celle de la philosophie profane s'indignant noblement contre les féroces conquérans du Nouveau Monde, pour prendre peu après la défense de leurs brigandages affreux, poussés par le seul vent d'une implacable haine contre les enfans

(1) Je dois prendre sur moi de changer la phraséologie, qui est ainsi dans le Génie du Christianisme : "Cependant, alors même que nous triomphions, en voyant les Indiens retomber au Nouveau Monde dans une horrible servitude, tout retentissait en Europe du bruit de notre philanthropie et de notre amour de la liberté."

de Loyola. Dans une de ses indécentes œuvres, *Candide ou l'Optimisme*, M. de Voltaire nous représente les Sauvages du Paraguay mangeant à l'ardeur du soleil du maïs dans des écuelles de bois, tandis que les Pères se régalent dans une feuillée ou cabinet de verdure orné d'une colonade de marbre verd et or, entourés d'oiseaux de toutes les espèces et servis par des esclaves nègres dans l'or et le crystal. Châteaubriand nous dit qu'à certains jours, on donnait un festin aux étrangers, s'il s'en trouvait dans la république,—Voltaire nous les montre liés et garrottés par l'ordre des Jésuites. En un mot il porte sur l'institution le jugement suivant, que trouvera de bon goût qui voudra. “ C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. *Los padres* y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que *los padres*, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui, en Europe, confessent ces rois ;—qui tuent ici les Espagnols, et qui, à Madrid, les envoient au ciel.”

Il y a des choses que le monde philosophique croit avec autant d'avidité que d'étourderie. Les peuples du Paraguay, admirablement soumis au roi d'Espagne, lui payèrent toujours la taxe de l'écu d'or par famille, taxe que Montesquieu évalue au cinquième de tous les biens ;

mais tout le monde philosophique a voulu croire sur la foi de Voltaire, que les Jésuites ont fait la guerre au roi d'Espagne, parce qu'ils châtièrent, avec la permission du pouvoir, la féroce cupidité des colons. Il a fallu que des écrivains protestans,—Robertson, Fenning, Collyer, Goodrich, vinssent rétablir les faits et clorre la gueule béante de la noire calomnie. “ Il faut le dire, écrivent les savans Fenning et Collyer, les Jésuites ont été bien sévèrement traités. On a pu justement les accuser d'ambition ; mais jamais cette passion ne fut dirigée vers un plus noble but que l'instruction des ignorans, l'encouragement de l'industrie, le règne de l'ordre et de toutes les vertus humaines.”*

Ce témoignage vaut celui de Montesquieu. L'auteur de l'Esprit des Lois, dit en parlant des institutions des Jésuites au Paraguay : “ On a voulu en faire un crime à la société qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie,—*il onblie qu'un Jésuite sail pour le moins aussi bien obéir que commander*,—mais il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant plus heureux.”

“ Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à

* Indeed some have treated their character with great severity, and they may justly be accused of ambition ; bu perhaps this passion was never directed to more noble and useful purposes than instructing the ignorant, promoting industry, and inspiring a love of order, with temperance, frugality and every other virtue that can humanize the mind.

celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain."

"Un sentiment exquis qu'a cette société pour tout ce qu'elle appelle honneur, son zèle pour la religion, lui ont fait entreprendre de grandes choses et elle y a réussi. Elle a retiré des bois des peuples dispersés, elle leur a donné une subsistance assurée, elle les a vêtus ; et quand elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait beaucoup fait."

Il est temps, messieurs, de juger à l'œuvre la philosophie profane et la philosophie chrétienne. Les grands écrivains des derniers tems conviennent que les Girondins étaient les fils de Voltaire : ils représentaient donc la philosophie profane. Les enfans de Lcyola, embrassant les arts et les sciences, se mêlant dans le monde, rédigeant des constitutions,* employant seuls les moyens qui pouvaient les conduire au succès dans la conversion des peuples fiers avec raison de leur passé, sont les plus capables de représenter la philosophie chrétienne.

Qu'ont fait les Girondins ?.. qu'ont fait les Jésuites en fait de gouvernement ? Les premiers ne seront pas jugés ici par Thiers, par Lamartine, leurs ayans-cause ; mais par le célèbre historien de l'Europe durant la révo-

* Le P. White rédigea pour le Maryland une constitution plus pratique que celle que Locke fit pour la Caroline.

lution, Alison, qui était plus en état de décider sans passion. Ce grand écrivain admire leurs talens ; il croit qu'ils n'étaient point naturellement cruels, et leur mort lui en impose ; mais au moins, il ne dissimule point leurs fautes comme le font les deux panégyristes. Leur grande faute, dit-il,—et c'en est une que leurs malheurs subséquens ne sauraient suffire à expier,—consiste dans la fatuité avec laquelle ils jetèrent l'agitation dans les esprits publics. La tempête qu'avait soulevée leur éloquence, leur sagesse n'était pas assez grande pour la calmer. Ils soulevèrent le peuple contre le Trône le 10 Août, et ne purent le soutenir le 21 Janvier : en conséquence, ils tombèrent eux-mêmes sous la hache d'une populace dont ils avaient réveillé, excité les passions furieuses. Effrayés enfin de leurs propres actes, ils durent éprouver, quand ils voulurent mettre un frein à la révolution, l'effet naturel de leurs principes, et sentir le péril des doctrines qu'ils avaient eux-mêmes répandues parmi le peuple. A cette heure, à ce période du délire de la France, ils n'eurent pour eux aucune des grandes influences. Les propriétaires ne voulurent plus se rallier à ceux qui avaient dépouillé, persécuté l'église et la noblesse,—provoqué le 10 Août, et voté contre leur sentiment et par pusillanimité pour la mort de Louis XVI. Au contraire, les avocats du brigandage se soulevèrent contre eux quand ils voulurent arrêter le bras de ceux

avec qui ils avaient agi d'abord, Tel est souvent le sort de ceux qui veulent conduire une révolution : leur propre inconsistance les renverse. Lafayette était à la tête de toutes les forces de la France quand il commandait la garde nationale contre le trône en 1789 ;—il ne put réunir trente hommes sous son étendard, pour la défendre en 1792 ; et un peu plus tard, le chef du peuple au 5 Octobre, serait tombé sous ses coups, s'il ne s'était fait déserteur de son armée. L'historien dénonce en termes forts la pusillanimité autant que la témérité des Girondins ; mais il n'est pas possible de le taxer de sévérité. Ce qu'il dit de leur conduite irrésolue dans le fort du danger, est aussi mérité que ce que dit Edmond Burke de leur zèle imprudent.

Quand les jésuites voulurent fonder un gouvernement, ils ne se nourrirent point l'esprit de chimères. Eminemment philosophes, ils n'hésitèrent point à s'approprier et à suivre un modèle que l'Europe ne jugeait pas digne d'attention, mais qui avait rendu les hommes heureux. L'Europe, dit Châteaubriand, ne possédait encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion faisait revivre au Nouveau Monde tous les miracles des législations antiques. Le grand écrivain n'exagère pas. Les jésuites rédigèrent un code humain dans les forêts de l'Amérique, des le XVIIème siècle, tandis que l'Europe était régie par des législa-

tions monstrueuses au XVIIIème et au commencement même du XIXème siècle. Au Paraguay, la peine du fouet était la plus sévère du Code Pénal : tandis que celui d'Angleterre, que les encyclopédistes du continent regardaient comme une œuvre avancée de législation, énumérait du temps de Blackstone trois cent soixante, et en 1809 au dire d'Alison, six cents cas auxquels la peine capitale était applicable. Goodrich s'exprime de manière à faire croire qu'il désirerait au Paraguay un peu plus de cette liberté, qu'il appelle le premier de tous les bienfaits, mais c'est que l'impartialité ne suffit pas pour faire taire les préjugés de l'éducation. Il s'agit de cette liberté imaginaire de certains publicistes, que l'on voit partout dans leurs livres, mais nulle part en pratique : la réalité de la liberté est aussi fugitive que diverses les idées qu'on en conçoit. La liberté n'est-elle pas jusque à un certain point le résultat de l'égalité et du contentement?... n'y a-t-il pas plus de liberté substantielle dans un pays où les peuples ne sentent que peu les lois et le gouvernement, que dans ceux où ils sont leur terreur?—Les Girondins créèrent, je ne dirai pas un gouvernement,.. ils créèrent un désordre, un bouleversement parmi une grande société européenne d'être intelligens, qui n'a d'image que dans le cahos comme le dépeindrait une imagination de Milton, ou dans le désor-

dre o
trava

Si
para
et ce
plus
pair
pique
que
danc
autre
ment
la ty
des g
portie
Les e
cette
d'am
trouv
mort
la pa
scène
Mais
de la
Fran
noui

dre qui régna parmi les êtres inanimés lors du grand travail qui dut précéder la création.

Si nous voulons résumer en traits plus distincts ce parallèle entre les représentans de la philosophie profane et ceux de la philosophie chrétienne, voici ces traits les plus caractéristiques. D'un côté, progrès marchant de pair avec l'expérience ;—de l'autre, chimères philanthropiques qui créent la licence. Les uns mettent en pratique un gouvernement qui a pour lui l'égalité, l'abondance, le contentement, sinon l'absolue liberté ;—les autres créent un système qu'ils appellent aussi gouvernement, mais qui entraîne après lui la famine, la guerre, la tyrannie, la mort. Ils laissent voir au monde à l'heure des grands dangers une pusillanimité coupable à proportion des grands intérêts qui font appel à leur énergie. Les enfans de Loyola déployaient aux yeux de l'univers cette fermeté de desseins, ce courage moral et cette force d'âme que l'antiquité elle-même ne s'est vantée d'avoir trouvée que chez un seul homme. Je vois marcher à la mort un groupe de Girondins en chantant des hymnes à la patrie et en s'encourageant les uns les autres. Cette scène n'est point dépourvue de beauté ou de noblesse. Mais Vergniaud et ses compagnons,—mais les fauteurs de la révolution allaient-ils faiblir à la vue de tous les Français accourus à ce spectacle ?.... allaient-ils s'évanouir à la vue d'un supplice qu'ils avaient tout fait pour

éviter, mais devenu inévitable.... Leur courage n'était donc que théâtral. La tranquillité du martyr à la vue de supplices qu'il a souvent ambitionnés et jamais fuis est bien plus digne d'admiration. Toute une nation regarde mourir les Girondius ;—à part ses bourreaux, le jésuite n'a pour témoins qu'un Dieu invisible et la vaste solitude de l'Amérique. Le système de gouvernement qu'ils y établissent est signalé par la philosophie profane comme une révolte contre l'autorité ; mais la vérité se fait jour. Un grand nombre, peu émus par les scènes sanguinaires qu'ont amenées les créations politiques des philosophes, leur donnent jusque à ce jour le nom de réformes salutaires ; mais ils sont démentis par les faits qui se passent sous nos yeux à mesure que se déroulent et se remplissent les pages encore blanches de l'histoire. Thiers, Lamartine, n'apparaissent plus que comme les faux prophètes d'une secte, et n'ont fait les inspirés que pour se voir sur leurs vieux jours couverts d'affronts. Edmond Burke est aujourd'hui pleinement appuyé par cette expérience qu'il invoquait contre la révolution française avec une irrésistible éloquence. C'en est assez : sans recommencer toute une lecture sur ce qu'il y aurait à dire pour ou contre l'antiquité,—chez les modernes, la philosophie profane s'offre au monde aussi dépourvue de talent pratique que de dignité. Buffon, Raynal, Cabanis ont dû se rétracter avant de mourir,—la philosophie

chrétienne ne se rétracte jamais ;—elle seule déploie l'instinct pratique, la consistance, la vigueur, le sublime de l'esprit humain !

Moi qui ai signé l'Appel de Lamartine aux Canadiens et qui, par l'entremise de son délégué, ai eu la bonne fortune de l'enrôler parmi les associés étrangers dans le corps dont j'ai l'honneur d'être le chef, ne peut-on pas m'accuser d'inconsistance ?... Il est vrai, l'irrésistible influence de la vérité m'a mis son nom sur les lèvres ; et pourtant, j'aime Lamartine,—j'aime cet esprit que les payens auraient appelé *divus*. Lamartine a un bon et un noble cœur ; il l'a prouvé par la prévoyance opportune avec laquelle il a fait abolir, dans la dernière révolution de France, la peine de mort pour délits politiques, et par la manière dont il a parlé dans le *Cours Familier*, du fils de Loyola qui fut son professeur de rhétorique. Cela me suffit ; je crois entrevoir dans l'avenir que, comme De Buffon, Alphonse de Lamartine reviendra à la douce croyance qui fut la croyance de ses pères ;—qu'à la fin, il n'encensera plus d'idoles de l'espèce de Robespierre ; qu'il laissera-là l'Alcoran,—les mythes et la théosophie de l'Orient, et qu'il retournera pur dans le sein de celui qui le jeta puissante intelligence dans le monde !

BIBAUD.